Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 18 (1930)

Heft: 337

Artikel: Les cent ans de Docteur Harriet Clisby : (31 août 1830-31 août 1930)

Autor: P.C. / Clisby, Harriet

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-259998

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De-ci, De-là...

Rectification.

Notre collaboratrice, Mlle Dora Schmid, attire notre attention sur une légère inexactitude de traduction du compte-rendu qu'elle a bien voulu faire pour le *Mouvement* de la dernière session de la Conférence internationale du Travail: parlant de Mlle Hesselgren, membre de la délégation suédoise, et de ses efforts pour étendre au personnel des hôpitaux et établissements sanitaires les statistiques qui serviront de base à de futures Conventions sur les conditions du travail, Mlle Schmid avait écrit que ce serait à Mlle Hesselgren que l'on devrait que « toute une série de pays envisagent, dans les années à venir, des *enquêtes* sur les conditions du travail d'une catégorie si importante de travailleurs ». La traduction française, allant trop vite en besogne, a remplacé le mot *enquête* par celui de *législation*. Nous n'en sommes point encore là et il faut savoir être patient, et se contenter pour le moment d'enquêtes qui précéderont, espérons-le, la législation que nous attendons.

La Centenaire de Clémence Royer.

On a commémoré, cet été, en Sorbonne le centenaire de cette femme de génie, l'un des esprits les plus hardis et les plus innovateurs en matière de philosophie des sciences. Notre pays a été représenté à cette cérémonie par M. Gilliard, doyen de la Faculté des Lettres de Lausanne, puisque c'est dans une ferme non loin de cette ville que Clémence Royer a vécu les années les plus studieuses et les plus fécondes de sa jeunesse, et que c'est là qu'elle concourut pour ce prix sur la *Théorie de l'impôt,* qui, par une amusante coïncidence, fut partagé entre elle et Proud'hon, le plus impétinent des antiféministes, et le plus farouche adversaire de l'émancipation même seulement intellectuelle de la femme.

Nous rappelons à cette occasion la pénétrante étude qu'a publiée, il y a quelques années, dans nos colonnes *(Mouvement,* No 261 et suivants), notre collaboratrice, Mlle Evard, sur cette extraordinaire personnalité féminine, dont nous ne voulions pas laisser passer le centenaire sans nous incliner de toute notre admiration devant sa mémoire.

Une femme directrice d'opéra.

C'est l'Italie, croyons-nous, qui innove en Europe dans ce domaine, puisque le grand théâtre de la Scala vient de se donner un directeur féminin en la personne de Mme Anita Colombo, entrée en fonctions le 1er juillet dernier. Quand on sait la réputation artistique de longue date qu'évoque ce seul nom de la Scala, on appréciera à sa valeur l'importance de cette nomination.

Un correspondant d'un quotidien suisse, cependant, affirme qu'il y a déjà eu des précédents en Italie même, et cite notamment le nom de Mme Emma Carelli, qui dirigea pendant plusieurs années, au point de vue artistique comme au point de vue administratif, le grand théâtre Costanzi de Rome, appelé aujourd'hui Théâtre royal de l'Opéra. Mme Carelli, décédée en 1928 dans un accident d'auto, a laissé des souvenirs très vifs, grâce à son talent, à son énergie, et aussi à ses qualités d'économie!

Une Chinoise Dr. ès sciences politiques de l'Université de Genève.

Parmi les derniers docteurs ès-sciences politiques que vient de faire l'Université de Genève, figure une jeune Chinoise, élève de l'Institut des Hautes Etudes internationales, Mlle Siso-mei-Djang. La thèse qui lui a valu ce grade portait sur un sujet fort intéressant, soit la participation féminine au mouvement coopératif anglais. Mlle Siso-mei-Djang compte bien d'ailleurs utiliser les renseignements et la documentation qu'elle a pu recueillir, dans son propre pays où l'attend une chaire d'Université.

En Suisse nous ne connaissons point de femme professeur de sciences économiques ou politiques dans une Université...

Distinctions.

Nous apprenons avec plaisir que lors du fameux « Concours général » ouvert entre tous les élèves de première classe des Lycées français, concours auquel les jeunes filles ont été admises pour la première fois cette année, c'est une jeune fille de 17 ans, Mlle Jacqueline David, qui a remporté le premier prix de version latine et le 2me prix de version grecque.

D'autre part, lors du concours pour l'entrée à la Villa Médicis, à Rome, c'est une jeune fille, Mlle Yvonne Desportes, qui a obtenu le 2me grand prix de composition musicale.

Les cent ans de Docteur Harriet CLISBY

(31 août 1830 - 31 août 1930)

Le *Mouvement Féministe* du 12 avril 1929 a reproduit, sous le titre de *La Doyenne des Femmes Médecins,* un article paru dans le *Sunday Times* et racontant l'entrevue de l'un de ses reporters avec notre amie, Dr. Harriet Clisby, actuellement fixée à Londre, sa ville natale, après une longue carrière riche en expériences précieuse, en efforts pour le bien de la femme, et placée sous le signe d'une haute inspiration morale et religieuse.

Depuis cette entrevue, une année encore a passé, et le 31 août dernier, le Dr. Clisby est entré dans la 101me année de sa

---

l'habitation, car n'est-ce pas par leurs mains que s'exécute tout ce qui touche au foyer? et n'est-ce pas elles seules qui peuvent le mieux apprécier l'utilité et la valeur de tous ces objets soumis au jugement du public? Et ce faisant, n'éprouvent-elles pas constamment le regret de la tâche passive qui leur est dévolue? et le désagrément de devoir s'accommoder de ce que créent d'autres forces, qui se laissent guider souvent par des motifs tout à fait étrangers à la pratique journalière du travail ménager.

La voix des femmes s'est cependant fait entendre, on peut le reconnaître en constatant la différence entre certains stands de la *Woba* et ceux du logement à la *Saffa,* voici deux ans. Des améliorations se sont produites, les formes sont devenues plus simples, plus nettes, dégagées de surcharges qui offraient surtout un abri à la poussière et compliquaient les nettoyages, les meubles sont créés moins pour paraître que pour remplir leur fonction, qui est surtout *d'être.* Mais, malgré tout, nous regrettons que la participations des femmes n'ait pas été plus forte à l'organisation de cette Exposition. On nous cite bien quelques noms connus de nos chefs membres du Comité d'organisation: Lux Guyer, l'architecte; Mme Luthy-Zobrist, présidente de l'Union féminine des arts et métiers; Mlle Trussel, présidente de la Société d'Utilité publique; Mlle Zellweger, pour l'Alliance de Sociétés féminines; Mlle Lotz, présidente de la Société suisse de femmes peintres, sculptrices et décoratrices... mais nous ne croyons pas qu'un rôle important leur ait été réservé...

...Si seulement tout ce que nous voyons n'était pas si cher! Je m'informe, par exemple, du prix d'une belle armoire, dont les portes à coulisse et l'intérieur ingénieusement disposés m'ont frappée: mille francs! Ce sont là des prix d'achat au-dessus des capacités, non seulement du grand public, mais encore de la majorité des visiteurs; et la même remarque s'applique à toutes les chambres exposées et aux meubles qu'elles contiennent. Aussi n'ai-je cessé de me poser, tout au travers de l'Exposition, cette question: combien pourront s'accorder des achats? et à ce point de vue, cette Exposition n'est-elle pas une déception pour nous?

Disons toutefois que si l'on renonce à l'objet ou au meuble unique, et que si l'on se contente de modèles en série, quelques maisons ont établi des types de genre moyen, qui par leurs bois différents, leurs couleurs attrayantes, leurs lignes étudiées et leur appropriation à leur destination peuvent donner pleine satisfaction. Citons entre autres quelques maisons de Bâle dont les lits, les armoires, les tables, les commodes, les étagères, ne dépassent pas 200 fr. pièce; la maison Anglicker, à Langenthal, qui expose à l'hôtel de la *Woba* un très joli mobilier de chambre à coucher en bois dur, au prix total de 414 fr., sans literie. Mentionnons encore ici tous les meubles qui cherchent à résoudre le problème du lit: chaise longue dont l'intérieur recèle la literie, lit qui se relève pour s'appliquer à la paroi, divan avec tiroir dans sa partie inférieure, etc. Et enfin, un mot typique entendu devant un ravissant service à thé en faïence de Schaffhouse (qui voisine d'ailleurs avec la belle poterie de Langenthal): « Ah! si l'on pouvait se débarrasser de toutes ses tasses pour acheter tout de suite celles-là!... »

... Pour finir, cette observation faite dans la division de statistique, et qui nous a rendue songeuse: sur la totalité des constructions édifiées en Suisse pendant la période 1926-1929, 85,7 % l'ont été de par l'initiative privée, et 80,4 % avec des capitaux privés. Combien, dans ces conditions, il est plus difficile pour nous, ménagères suisses, d'exercer une influence quelconque et de faire prendre nos désirs en considération! que pour les Associations de ménagères allemandes, par exemple, qui, vis-à-vis des constructions faites par des entreprises publiques, se trouvent dans une situation toute différente!... D.

(Extraits traduits et résumés d'après le Schw. Frauenblatt.)

vie, affaiblie, il est vrai, quant à ses forces physiques, mais toujours aussi jeune d'esprit et d'intelligence, toujours aussi profondément convaincue de l'inestimable valeur de la vie et du grand privilège d'y avoir été appelé.

L'article du *Sunday Times* reproduit par le *Mouvement* donne les contours extérieurs de cette vie si admirablement remplie et à laquelle, tour à tour, ont servi de cadre la solitude de la brousse australienne, la société anglaise du milieu du siècle dernier, le premier Collège ouvert aux Etats-Unis aux études médicales des femmes, la Nouvelle Angleterre, Boston, où s'exerça pendant de longues années, auprès des femmes et des enfants spécialement, la carrière de médecin du Dr. Clisby, et où elle fonda cette « Union des Femmes » — *Women's Educational and Industrial Union* — qui existe encore à l'heure actuelle, et n'a cessé de se développer, répondant à des besoins toujours nouveaux.

La création de cette Union nous intéresse, nous féministes suisses, d'une façon très particulière parce qu'elle fut à la fois le précurseur et le modèle de notre Union des Femmees de Genève, et, par elle, des Unions analogues qui ne tardèrent pas à se former dans la Suisse romande, lesquelles à leur tour, constituèrent le premier noyau romand de notre Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. Le Dr. Clisby a toujours considéré les années passées par elles à Genève comme une période particulièrement intéressante et attachante de sa longue carrière. Les amitiés fidèles qu'elle y avait formées, la sympathie et la compréhension qu'y avaient rencontrées, auprès d'un groupe de femmes à l'intelligence ouverte, ses idées et ses aspirations, ont fait pour elle de ces années une période active et féconde. Elle a toujours considéré son séjour dans notre ville comme une dispensation spéciale de la Providence. *I have been led*, « j'ai été conduite », nous disait-elle encore récemment, et, de sa retraite actuelle, elle continue à suivre avec intérêt les diverses manifestations de notre mouvement féminin.

J'ai écrit à dessein « féminin » et non « féministe », car il ne serait pas exact de se représenter le Dr. Clisby comme une militante du féminisme. Si, pendant les longues années de son activité aux Etats-Unis, elle n'a cessé d'entretenir des rapports amicaux avec toutes, ou presque toutes les grandes pionnières des mouvements en faveur du suffrage, de la tempérance, de la paix, elle ne s'est jamais rattachée à aucune de ces grandes propagandes à tendances exclusives.

Son expérience comme médecin, qui l'avait mise en contact avec la souffrance sous toutes ses formes, lui avait inspiré un ardenr désir de venir en aide à la femme, de diminuer ses souffrances dans tous les domaines, et cela par la création d'un esprit de solidarité entre toutes les femmes. C'est ce principe d'aide et d'entr'aide qui est à la base même de l'Union qu'elle s'est sentie appelée à créer : « l'union de toutes pour le bien de toutes ». Sans contester la légitimité de la revendication en faveur de la femme de droits plus étendus, son idéal était autre : créer entre les femmes appartenant à tous les milieux un esprit de bonne volonté et de compréhension réciproques,

Nous ne saurions mieux faire, afin de faire comprendre sa pensée que de reproduire ici quelques-unes des paroles qu'elle adressait, le 23 octobre 1893, aux membres de l'Union des Femmes de Genève, réunies à l'occasion de l'inauguration de leur nouveau local de la Grand'Rue. Après avoir félicité les membres de l'Assemblée de l'initiative prise par elles de la création d'une association dont l'utilité et la raison d'être ne seraient sans doute pas immédiatement reconnues, elle rappelait quelques-unes des expériences faites à Boston, les moments de découragement en face du manque de compréhension, les uns reprochant à la nouvelle Union de ne pas s'occuper exclusivement d'intérêts pratiques, d'autres s'effrayant de l'absence d'un but spécifiquement religieux, puis le succès final, le bien accompli, le sentiment croissant de solidarité grâce à la fidélité au principe initial. « Ne vous découragez pas si, pour commencer, un petit nombre seulement se range sous votre royale bannière; souvenez-vous que toutes les choses bonnes procèdent lentement. Aristote a dit : « Ce qu'on acquiert vite, s'en va vite ». Vous connaissez le dicton : « Hâte-toi lentement ». Moi je vous dis : « Tenez ferme les principes qui sont la condition même de votre accroissement... Les responsabilités font notre éducation. » « Souvenez-vous en dans toutes vos responsabilités, qu'aucun fardeau ne vous effraie; tenez ferme et croyez... Car le besoin d'aider est au fond de la nature de toute femme. Il peut rester longtemps endormi, mais il est là prêt à se réveiller à un puissant appel. Et dès qu'il paraît, cet esprit travaille à manifester le vrai caractère féminin. »

« ...Pour nous, les femmes d'aujourd'hui, le temps des *petites choses* est passé, notre véritable destinée commence à luire devant nous; nos besoins et nos aspirations, nos forces et nos facultés crient en nous et demandent à être reconnues. Nous voulons l'or et l'argent que nous gagnerons nous-mêmes, mais nous voulons avant tout acquérir la connaissance, le savoir, parce que notre avenir doit être édifié sur un fondement solide, inébranlable. Nous voulons de l'air pour respirer..., notre désir est de descendre dans l'arène, d'entrer dans les débats... » « L'heure de Dieu a sonné, c'est à son appel que s'ouvrent nos institutions féminines, nos collèges, nos académies, nos sociétés, que des milliers de femmes, dans toutes les parties du monde, se préparent à de plus hautes fonctions, s'arment pour affronter les obstacles et tendent leurs mains pour soulever le lourd fardeau de douleurs et de perplexités qui pèse encore sur le monde. »

Ces paroles, adressées par le Dr. Clisby aux membres de l'Union des Femmes d'il y a près de quarante ans, membres dont beaucoup, hélas! ne sont plus parmi nous, semblent prophétiques. Notre mouvement suisse, alors à ses premiers débuts, s'est développé le long des lignes tracées alors, en conservant le caractère qu'il avait adopté dès l'origine, celui d'un effort de solidarité entre les femmes, d'une œuvre de compréhension et d'entente. Et nous avons assisté alors aux Congrès pour les Intérêts féminins de 1896 et de 1921, aux merveilles de la « Saffa, manifestations grandioses que nous n'eussions pas osé prévoir en 1893. N'enverrons-nous pas à celle qui, jadis, inspira nos débuts et qui, loin de nous, termine sa centième année, un message de reconnaissant souvenir et de profond respect à l'occasion de cet anniversaire ?

P. C.

N. D. L. R. — *L'Union des Femmes de Genève a tenu à s'associer respectueusement à la célébration de cet émouvant anniversaire par l'envoi d'une adresse de gratitude à celle à laquelle elle doit sa création.*

D'autre part, à l'intention de nos nouveaux abonnés, comme de ceux de nos lecteurs qui n'auraient plus exactement présent à la mémoire l'article déjà publié sur Dr. Clisby par nous auquel notre collaboratrice fait allusion, nous en reproduisons ci-après quelques extraits. Ceci d'autant plus que cette traduction de l'anglais est due à Mlle Camille Vidart, qu'une profonde affection unissait à Dr. Clisby, qui aimait à voir en elle la continuatrice de son œuvre (ne l'appelait-elle pas « my son and heir » (mon fils et mon héritier)? et que, ce faisant,

nous rendons encore un hommage à la mémoire de celle qu'a préoccupée jusque sur son lit de mort l'idée de la célébration de ce centenaire.

... Je suis née à Londres en 1830, non loin du palais de Saint-James et fus baptisée à l'église de Sainte-Marguerite, près de Westminster. Mon père était négociant en grains à Park Lane. En 1837 las des affaires, il renonça à son commerce et s'embarqua avec toute sa famille pour l'Australie. J'avais alors sept ans. La ville d'Adélaïde n'était encore qu'une forêt, les noms de rues étaient inscrits sur des écriteaux fixés aux arbres. Pendant les premières semaines nous couchions dans des hamacs, réveillés par les cris de centaines de cacatoès et autres perroquets qui nous regardaient du sommet des arbres. Une unique vache, propriété du gouverneur, fournissait le lait à la petite colonie. Pendant une année ou deux nous vécûmes sous des tentes, abattant des arbres pour défricher la forêt; après quoi tous se mirent à l'œuvre pour bâtir une petite hutte en pisé, recouverte d'un toit de roseaux, en attendant l'arrivée de deux chariots et du bétail que mon père faisait venir d'Europe. J'avais neuf ans lorsque la famille put enfin se mettre en route pour la brousse avec nos quatre bœufs, un petit troupeau composé d'oies, de chèvres et d'un cochon, ma mère perchée au sommet de nos bagages. A notre arrivée dans la brousse, nous trouvâmes la petite maison en écorce d'eucalyptus bâtie par les deux charpentiers que mon père avait envoyés en avance. Il n'y avait pas de fenêtres, mais ma mère surpendit aux ouvertures de beaux rideaux que l'on fermait la nuit. Nous eûmes naturellement à fabriquer nous-mêmes le mobilier, les sièges creusés dans des troncs d'arbres et adaptés à la taille de chacun...

... J'avais quinze ans lorsque nous retournâmes à Adélaïde, où il fallut quitter mes jupes courtes de la prairie pour porter les longues robes de la ville; je faisais le désespoir des couturières et ne cédai que parce que ma mère le désirait.

J'avais appris la sténographie à quatorze ans. A vingt-huit ans, je dirigeais un home pour les détenues libérées, tout en éditant pour Isaac Pitman le premier journal de photographie. C'est alors que tomba entre mes mains la première brochure de Dr. Elisabeth Blackwell sur les femmes médecins. Après l'avoir lue, je courus chez un cher docteur de mes amis et lui demandai s'il croyait que je pourrais jamais devenir un bon médecin. Il m'assura que j'avais, en effet, plusieurs des qualités requises pour cette professsion; et, sans plus tarder, il se mit en devoir de m'initier à la physiologie et à l'anatomie. Deux ans après, je m'embarquais pour l'Angleterre, où je me mis de suite en rapport avec Miss Garrett (bien connue plus tard sous le nom de Dr. Garrett Anderson), qui faisait ses études à Edimbourg. Elle me dit que la seule porte ouverte aux femmes désireuses d'entrer dans la carrière médicale était aux Etats-Unis; quant à l'Angleterre, il n'y fallait pas songer avant trois ou quatre ans au moins.

J'avais un grand désir de partir pour l'Amérique. Malheureusement, les versements mensuels dus sur une somme que j'avais déposée en Australie avant mon départ cessèrent dès le second mois. C'est alors que je fis la rencontre d'un célèbre médecin homéopathe, qui me présenta à l'un des chirurgiens en chef du Guy's Hospital, grâce auquel je pus entrer dans cet hôpital comme élève infirmière, les femmes n'y étant pas admises comme étudiantes. J'avais déjà acquis une certaine connaissance d'un grand nombre de maladies, lorsque j'écrivis une conférence que je soumis à une agence de publicité ou l'on me proposa de suite du travail. Je fus envoyée à Bristol, où je donnai ma première conférence, et en revins avec six guinées en poche, mon premier argent gagné. Je demeurai ensuite dans la famille d'un célèbre spirite et de ses filles; lorsque je les quittai, il me remit en témoignage d'amitié une somme de vingt livres sterling. Enfin, j'allais pouvoir partir pour l'Amérique!

Dès mon arrivée à New-York, je m'adressai au seul Collège alors ouvert aux femmes, que dirigeait le Dr Clémence Lozier. Après bien des délais, j'obtins mon admission et j'y passai trois ans. En 1865, j'obtins mon diplôme en dépit de la violente et systématique opposition des étudiants et de quelques docteurs. Les étudiantes furent même placées sous la protection d'une garde d'honneur envoyée par le maire!

Après un premier stage à Peterborough (New Hampshire), je fus appelée par Henry Ward Beecher à diriger une maison destinée aux femmes seules exerçant une profession. Au bout de quelques années, je m'établis à Boston où j'ai pratiqué plus de vingt ans. C'est durant cette période que j'organisai le premier mouvement religieux libéral parmi les femmes, et que je fondai en 1877 l'Union des Femmes qui, sous le nom d'*Educational and Industrial Women's Union*, a pris un si magnifique développement et une importance nationale. Le professeur Henry James était un de mes meilleurs amis parmi lesquels je comptais aussi Longfellow et Emerson.

En 1885, je quittai les Etats-Unis pour revenir en Europe, et m'établis à Genève, où je présidai aux débuts de l'Union des Femmes. En 1910, je fus invitée à donner une conférence à Londres, au Queen's Hall, et l'année suivante je me fixai définitivement dans ma ville natale.

Dr. Harriet Clisby.

Notre Bibliothèque

Dr. Hartmann, professeur à l'Ecole cantonale d'Aarau: *Cidre fermenté, cidre doux, et boissons artificielles.* 1 brochure délivrée gratuitement sur demande par le Secrétariat romand H. S. M. Grand-Pont, 2, Lausanne.

Tirage à part d'une étude parue tout d'abord dans la *Revue suisse d'Hygiène*, ce qui est une garantie de sa valeur scientifique, cette brochure, que l'on peut recommander chaudement à tous ceux que préoccupent ces problèmes, contient une analyse de la valeur nutritive de ces différentes boissons, et conclut à la supériorité du cidre doux, qui, dit l'auteur, peut être considéré à certains égards « comme du fruit liquéfié ».

Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Corseaux s. Vevey, septembre 1930.

Mesdames et chères Alliées,

Nous avons le plaisir de vous inviter à notre XXIXme Assemblée générale, qui aura lieu à Davos les 4 et 5 octobre. Si pour beaucoup d'entre vous le lieu paraît bien éloigné, il promet d'être merveilleux au début de l'automne, et nous y serons accueillies de la façon la plus amicale par cinq de nos Sociétés. Nous espérons donc que vos déléguées y viendront nombreuses.

Aucune proposition ne nous est parvenue. Vous trouverez par contre à l'ordre du jour des comptes-rendus de plusieurs activités nouvelles dans lesquelles nous sommes représentées.

Nous vous envoyons votre carte de déléguée. Cette carte doit être échangée à l'entrée de la salle, avant la séance, contre la carte de vote (bleue). Conformément à l'art. 6 des statuts, une déléguée ne peut pas représenter plus de deux Sociétés. *La carte bleue ne sera délivrée que contre présentation de la carte de déléguée*, ceci étant notre seul moyen de contrôle.

Les Sociétés qui ne pourraient se faire représenter nous obligeraient beaucoup en nous prévenant de leur décision. A ce propos, nous rappelons que la caisse des voyages de l'Alliance est prête à aider celles de nos Sociétés qui, encore jeunes ou numériquement faibles, craignent de trop lourdes charges financières. Les demandes doivent être faites *avant* l'Assemblée générale. D'autre part, nous serons reconnaissantes aux amies qui voudraient bien penser à alimenter cette caisse. Adresser les dons et les demandes à notre trésorière, Mlle Schindler, Oberer Quai, 6, Bienne.

A ces lignes est jointe l'invitation des Sociétés de Davos. Nous avons la joie de vous annoncer à cette occasion l'entrée dans l'Alliance d'une Société nouvelle: la *Section de Davos-Dorf de la Société d'Utilité publique.*

Dans l'espoir de rencontrer à Davos beaucoup de nos Sociétés alliées, nous vous envoyons nos plus cordiales salutations.

Pour le Comité de l'Alliance de Sociétés féminines suisses:

La Présidente: A. de Montet.

La Secrétaire: F. Martin.